

L'histoire militaire en appui des opérations :

Propositions programmatiques

*Par le lieutenant-colonel Rémy Porte**

Traditionnellement, l'histoire militaire est considérée au sein de l'armée de Terre comme une discipline académique importante, sinon essentielle, dans la formation des officiers. Du maréchal de Saxe à De Gaulle en passant par Napoléon I^{er} et Foch, les citations pourraient être multipliées à l'infini, faisant toutes référence à l'importance de la culture générale d'une part, de l'autre à l'intérêt de l'étude régulière de cas concrets tirés des campagnes du passé. Essentiellement orientée vers la formation initiale et continue des cadres (surtout les officiers), elle permet de replacer une histoire militaire particulièrement riche dans l'ensemble plus vaste de l'histoire nationale, elle offre l'immense avantage de contribuer à former tout autant le chef militaire que le citoyen responsable et procure une solide base chronologique et intellectuelle, indispensable à toute réflexion ultérieure sur les questions de défense.

Dans ce cadre, la pratique des études historiques sur le terrain (EHT, *staff ride*) se révèle tout à fait adaptée à tous les niveaux de la formation. Sous réserve que les dossiers étudiés le soient sur le fond, en cohérence avec les objectifs de formation définis en amont, ils donnent à chaque participant à la fois un ensemble complet de connaissances théoriques et pratiques particulièrement pertinent au regard de leurs emplois ultérieurs. Complémentaires des travaux sur cartes réalisés en salle, qui peuvent les remplacer lorsque un déplacement de deux ou trois jours sur le terrain n'est pas envisageable au regard de la densité de la scolarité ou de son coût, les EHT permettent d'aborder de façon vivante (donc intéressante) des notions complexes : la surprise au combat, le renseignement dans la conduite des opérations, la manœuvre logistique, etc. Il ne s'agit toutefois pas de pratiquer une forme de "tourisme militaire" en faisant simplement visiter aux stagiaires, entre deux conférences, des sites historiques et des lieux de mémoire, mais bien de les faire travailler et réfléchir sur des cas concrets dont les enseignements conservent une vraie pérennité.

Mais cette définition classique cantonne essentiellement l'histoire dans le domaine de la formation en amont de l'engagement, conduisant malheureusement parfois à lui donner l'aspect d'une matière plus ou moins superflue, vieillissante voire poussiéreuse. Paradoxalement, alors que l'armée de Terre française a une très ancienne tradition de recherche et de réflexion dans le domaine historique (on se souvient de la Section historique de l'état-major au début de la III^e République), c'est du monde anglo-saxon que nous viennent les exemples les plus dynamiques d'emploi de l'histoire dans le domaine opérationnel. Sans, en aucune façon, chercher à copier ce qui se fait ailleurs, tant les cultures nationales et les modes d'action sont différents, il convient néanmoins de développer une approche plus "active", plus "positive" de l'histoire militaire, non plus simplement dans le domaine de la formation théorique, mais dans celui de l'appui aux opérations en cours.

* Le lieutenant-colonel Porte est Officier référent 'Histoire' pour l'armée de Terre.

Précautions liminaires

Évacuons immédiatement deux critiques récurrentes : la glaciation de la pensée par l'imposition de “règles” inspirées des exemples du passé, mais en réalité partielles et partiales ; et l'inutilité d'une “histoire-bataille” traditionnelle, déconsidérée.

En réalité, l'analyse des combats et campagnes du passé ne fournira jamais, chacun le sait bien, une quelconque *check-list*, qu'il suffirait de suivre de façon méthodique pour obtenir la victoire. Elle habitue en revanche l'esprit à dénouer rapidement des situations complexes et, par la critique des sources qu'elle impose, se rapproche - au moins sur le plan de la méthodologie - du travail d'un bureau Renseignement. L'officier historien n'est pas celui qui propose la manœuvre imparable par l'ennemi grâce à sa connaissance des conflits du passé, mais il peut être celui qui sait prendre en compte cet ennemi dans sa complexité et auquel une longue fréquentation des batailles d'hier permet d'identifier rapidement les instants favorables pour agir et les conséquences prévisibles des décisions envisagées.

Par ailleurs, si l'étude des questions tactiques et micro-tactiques à l'aune des engagements passés peut manquer d'intérêt à partir d'une certaine ancienneté de carrière, elle reste fondatrice pour l'apprentissage des savoir-faire élémentaires. Toujours conserver jusqu'au plus bas niveau organique (section) un pion tactique (groupe) capable de manœuvrer, prendre en compte les exigences du terrain pour positionner une pièce collective, mettre en place une embuscade efficace, etc. : l'histoire-bataille la plus classique, surtout si elle est travaillée sur le terrain, reste dans ce domaine de la “technique” militaire exceptionnellement performante en termes de formation initiale.

Vient ensuite le temps de la projection et des engagements.

Dans le cadre de la préparation opérationnelle

La mise en condition opérationnelle des unités avant projection a connu une formidable amélioration depuis 2008 et désormais, en fonction de la dangerosité de tel ou tel théâtre, elle peut s'étendre sur plusieurs mois. Au-delà des savoir-faire tactiques et techniques qui constituent l'essentiel des apprentissages, une solide formation adaptée au théâtre d'opérations concerné constituerait une réelle plus-value. Une connaissance de la géographie physique et humaine, des caractéristiques sociologiques, culturelles et culturelles des populations, des hiérarchies officielles et élites locales, des règles de savoir-vivre, etc., peut éviter bien des erreurs d'appréciation.

Apprendre à connaître et surtout à comprendre l'ennemi d'aujourd'hui en amont de l'engagement facilite à la fois la prise en compte de ce nouveau milieu lorsque l'on arrive sur le théâtre des opérations, mais aussi autorise une immersion plus rapide dans les arcanes des sociétés locales. En passant du chameau au 4x4, les nomades du Sahel n'ont pas substantiellement changé de modes d'action : avoir quelques solides notions sur ce qu'étaient les raids et rezzous de l'époque des méharistes peut constituer un avantage avant un déploiement en Afrique saharienne et sub-saharienne.

En appui pendant les opérations

À l’heure du recentrage sur le “cœur de métier”, alors que les postes sur les théâtres d’opérations sont comptés à l’unité près dans un contexte de besoins croissants, est-il raisonnable de proposer qu’un officier historien soit systématiquement inclus dans l’organigramme d’une force projetée ? Bien sûr, pour trois raisons au moins :

- Positionné à proximité immédiate du commandant supérieur de l’opération (assistant militaire ou adjoint de l’assistant militaire), en relations quotidiennes avec les officiers en charge du renseignement, de la logistique et de la planification des opérations, il apporte à la fois sa connaissance du terrain et une rigoureuse méthodologie. Totalement immergé dans l’état-major dont il est l’un des acteurs, il est à la fois l’interlocuteur du général et le conseiller des bureaux. Il devient un élément de liant, de cohérence, dans le travail collectif de l’état-major, tout en lui donnant la profondeur, l’“épaisseur”, la densité et le recul dans la réflexion qui permettent d’éviter les fautes d’analyse et les erreurs d’évaluation.
- Spécialiste de son domaine, il sait où (et comment) trouver les informations qui peuvent être utiles aujourd’hui. Les archives militaires conservent depuis 150 ans environ les rapports et comptes rendus des officiers français successivement affectés, déployés, engagés au Liban et en Syrie : grâce à une bonne connaissance de ces fonds, il est possible de déterminer quelle famille est en relation d’alliance ou au contraire conflictuelle avec telle autre, quels sont les liens traditionnels de subordination entre les uns et les autres, comment se structurent très localement les jeux de pouvoir. De même, grâce aux outils de recherche dont il dispose, l’officier historien pourra, mieux que ne le fait un satellite, retracer les itinéraires discrets de circulation de rebelles ou localiser en zone désertique des points d’eau qui ne figurent pas (ou plus) sur les cartes récentes.
- Pour mettre à jour ses bases de données et favoriser le reversement des archives (comprises dans leur définition la plus large), l’historien sur un théâtre d’opérations a également la responsabilité d’organiser leur collecte systématique. Il lui faut sur ce plan veiller à la bonne tenue des journaux des marches et opérations (JMO) et s’intéresser non seulement aux ordres, comptes rendus et autres documents officiellement diffusés, mais également aux versions préparatoires et de travail, aux carnets personnels et journaux de campagne, aujourd’hui aux photos et vidéos, etc. À l’heure des échanges électroniques, il devient difficile de sauvegarder une quantité et une qualité de matériaux tels que les très riches archives des III^e et IV^e Républiques en comptent. Or, comment sera-t-il possible dans dix, vingt ou cinquante ans, d’étudier les campagnes en cours si les archives ne conservent plus que quelques documents officiels ?

En complément du RETEX à chaud

La contribution de l’“historien des opérations” lors du retour des détachements projetés en métropole se situe indiscutablement en complément du classique retour d’expérience (RETEX). Le compte rendu de fin de mission et le “débriefing” du commandant de la force sont effectivement indispensables, mais l’officier historien saura aller plus loin.

Formé aux techniques de l’entretien et à la méthodologie de l’histoire orale, il doit pouvoir, dans les trois mois qui suivent le retour d’un groupement tactique interarmes (GTIA) dans l’hexagone, séjourner pendant plusieurs jours au sein des états-majors, régiments et compagnies concernés pour enregistrer les récits des acteurs de tous niveaux hiérarchiques, engagés volontaires, sous-officiers et officiers, des unités de combat comme d’appui et de soutien, etc. Ces recueils, systématiques et variés d’expériences et de vécu, en donnant de la chair et du corps aux documents officiels qu’ils complètent, analysés en interne de l’armée de Terre avant d’être reversés aux archives, permettent d’écrire, dans des délais raisonnables, l’histoire d’une opération extérieure dès que le théâtre est fermé.

Conclusion

Un effort de volonté et de persévérance est indispensable pour conforter la place de l’histoire militaire dans le soutien aux opérations en cours. Si l’idée même peut dérouter ceux qui imaginent encore l’histoire à la seule mesure de cours magistraux purement descriptifs, sa pertinence ne saurait être remise en cause. La mise en place d’officiers historiens dans les divisions et grands commandements de l’armée de Terre, sur des postes identifiés comme tels en organisation, n’est pas un gaspillage de ressources humaines rares et ne contrevient pas davantage aux principes de la rationalisation autour du “cœur de métier”. Au contraire, par effet multiplicateur d’énergie et de compétences, elle en accroît et valorise l’efficacité. Ni culture académique de l’homme du monde, ni hommage respectueux systématique aux grands anciens, ni règlement fixant des principes à appliquer littéralement, l’histoire militaire est une matière vivante, évolutive, changeante, complexe. Parce qu’elle est l’histoire des hommes qui ont tenté de percer l’éternel brouillard de la guerre et qui, aujourd’hui encore, y sont toujours confrontés.